

On pourrait imaginer un émigrant chez qui le voyage aurait provoqué des troubles psychologiques – réveillez le déraciné qui sommeille en vous. En psychopathologie, cet effet se nomme « anatopisme ». Investissez un nouveau lieu, et très tôt votre esprit, en quête de repères, n'aura de cesse de mêler ce lieu à l'ancien auquel vous aurez été habitué. Aussi est-il question, dans le travail de Clément Laigle, d'adaptation, de changement et d'aberrations de l'espace.

Derrière l'expression « aberration de l'espace » se cache toute forme qui trouble notre lecture du lieu, mais aussi tout espace que l'homme a écarté de nos centres d'intérêt et que notre œil oublie d'aller chercher. Là où il revient à chacun de s'approprier un espace en s'arrangeant de ses imperfections, Clément Laigle nous invite à les voir déplacées, transformées jusqu'à constituer le point d'équilibre de l'ensemble. La clef de voûte naît de l'aberration de l'espace qu'on aurait auparavant volontiers masquée ou remise. Il en va ainsi de ces faisceaux de néons qui soulignent plusieurs angles muraux : ils émergent de l'ombre, de sorte que le cadre nouvellement dessiné s'improvise alors maître de la mise en scène. Lorsque les difformes et les laissés-pour-compte s'emparent du cœur, l'espace, revigoré, chasse la neutralité et gagne en harmonie.

L'émigrant qui vit dans le souvenir court à sa perte. Il convient pour lui de s'approprier son nouvel environnement tout entier, jusqu'à en aimer les défauts, les aberrations. Alors, plus tard, sa mémoire conservera la beauté de toutes ces imperfections qui auront jalonné son parcours ; et nous prenons tous un malin plaisir à nous rappeler chaque désagrément, chaque obstacle qui, une fois surmonté, a nourri notre existence. Il est question, dans l'œuvre de Clément Laigle, de ces espaces qui recouvrent une véritable intégrité, d'espaces qu'un homme aura dressés contre l'architecture.

Jean-Kenta Gauthier